

21 novembre 2012

« Maître Puntila et son valet Matti », de Bertolt Brecht (critique), Théâtre Firmin-Gémier-La Piscine à Chatenay-Malabry

De main de maître !

Par Laura Plas

Les Trois Coups.com

Guy-Pierre Couleau signe une mise en scène éclatante de « Maître Puntila et son valet Matti ». Inspirée par le théâtre d'ombres et le cinéma burlesque, elle s'impose par son énergie et, parfois, sa grâce. Un joli moment de théâtre servi par des interprètes dans l'ensemble épatants.



« Maître Puntila et son valet Matti » |

© Agathe Poupeney / Photoscene

In vino veritas ? Pas sûr. Car, quand Puntila s'adonne à la boisson, on lui donnerait la médaille Lénine sans autocritique. Il pleurniche sur les malheurs des petites gens, conspue les capitalistes, souligne les injustices. Mais il ne faut pas s'y fier. Sobre, le Master redevient un Mister dominateur, calculateur, et colérique. Matti, son chauffeur, ne le sait que trop.

Brecht propose là une nouvelle variation sur le rapport maître-valet si fondamental à la comédie. Mais cette version est aussi âpre que comique. Il y a, de fait, du Dom Juan (1) dans ce Puntila qui épouse sans compter des femmes du peuple naïves et jamais ne s'amende. Et l'on est loin de l'émancipatrice dialectique hégélienne (2) : le maître reste le maître. Si on en veut un bon, il ne reste qu'à devenir le sien, comme le dit Matti. Certes, la nuit, la fille de Puntila s'encanaille, mais c'est qu'elle joue à la Mademoiselle Julie (3). Certes, dans les vapeurs du schnaps, Puntila se compose un masque de bonté, mais, quand elles se dissipent, le masque tombe. Fini le carnaval ! La conciliation n'est qu'une farce jouée par les maîtres pour leur divertissement.

Du théâtre à la puissance 2

Théâtre social dans le théâtre, théâtre à la puissance 2.

C'est pourquoi la pièce est à la fois une gageure et un magnifique terrain de jeu pour des comédiens. Or, ils savent en faire leur miel et le nôtre par là même.

Pierre-Alain Chapuis, généreux et puissant dans son jeu, campe un Puntila patelin et monstrueux. Passant de l'ivresse joviale à la sombre sobriété, il change de registre en un clin d'œil. Quant à Luc-Antoine Diquero, qui interprète Matti, il s'impose peu à peu, montrant que celui qu'on croyait dominé ne l'était que dans une certaine mesure et que le valet aussi avait sa part d'ombre.

Autre difficulté : les acteurs incarnent des types. Pas étonnant que Puntila ou Eva se lamentent d'être entourés de fantoches. Les maîtres ne sont que des pantins, ce que la direction d'acteurs de Guy-Pierre Couleau met bien en lumière. Comme dans un film de Chaplin (dont Brecht était l'ami et l'admirateur), les personnages sont ainsi burlesques. L'avocat marche en canard, remonté comme une mécanique. Le fiancé de la fille de Puntila est, quant à lui, interprété avec une délicieuse outrance par Sébastien Desjours. Il fait penser à ces personnages délirants et troubles de la comédie américaine (du type d'Osgood dans *Certains l'aiment chaud*). Ainsi, la bouffonnerie extrême menace toujours. C'est ce qui fait de cette mise en scène un grand moment populaire, conformément au vœu même de Brecht.

La voix humaine

Dans cette grande fête théâtrale, où les masques tombent, certains moments se détachent d'autant mieux par leur gravité. Ce sont des instants de grâce où, dans l'obscurité et le silence, peut s'élever la plainte des opprimés. On se souviendra de cette scène nocturne dans laquelle Puntila rencontre une étrange colombine, de celle où des pauvresses séduites ne sont que de belles ombres chinoises. On sera ému sans doute par le chœur des fiancées de Puntila qui confient en avant-scène leurs malheurs et célèbrent l'héroïsme de ceux qui résistent. Dans ces instants suspendus, Nolwenn Korbell s'impose tant par son jeu varié et subtil que par sa voix magnifique.

On rit, on réfléchit, on s'émeut. Parfois, Brecht nous étourdit par son intelligence, mais la verve des comédiens et l'allant de la mise en scène nous permettent de surmonter la difficulté. Du vrai théâtre populaire, à savourer. 🍷

Laura Plas